

Lors du premier cours, le garçon arrive en retard et s'installe au dernier rang en faisant crisser sa chaise sur le carrelage. Mes camarades, occupés à remplir des formulaires inutiles, s'interrompent pour le toiser. Le professeur de français cherche son nom dans la liste : « A. ? » Ce dernier acquiesce puis se met à regarder par la fenêtre, et j'ai la sensation que ses yeux brillent dans la nuit en plein jour. Il paraît plus âgé, comme si, chanceux, il quittait l'enfance avant nous. Le professeur déclare qu'il est nouveau, qu'il faut lui faire bon accueil, avant de passer à autre chose en reprenant ses affaires ennuyeuses. A. porte une chemise à carreaux rouge déchirée au niveau du coude sur un t-shirt noir d'où dépassent quelques poils roux. Ses lèvres sont gercées, il a une barbe de trois jours et ses cheveux longs lui donnent un air d'Indien. Il renseigne lui aussi les papiers avant de poser son front sur la table, observe à nouveau dehors et roule une cigarette à la vue de tous. Le professeur nous dicte ensuite les premiers vers d'un poème de Rimbaud que nous nous apprêtons à étudier. En les copiant,

je m'applique beaucoup. Rapidement lassé, A. retourne sa feuille et se met à dessiner un visage dont je distingue mal les traits. Une figure lacérée au stylo-bille. De ce que je peux apercevoir, le portrait est strié de minuscules blessures. Insatisfait, l'auteur raye finalement son œuvre avec des gestes violents et se met à se balancer sur sa chaise en souriant. Le professeur, qui ne lui a rien dit, m'interpelle en me demandant pourquoi je me retourne sans cesse, et toute la classe se met à rire.

À la fin de l'heure, le garçon froisse la feuille qu'il jette à la poubelle. Je m'arrête en sortant de la salle et me penche en faisant semblant de relacer ma chaussure. Je pioche le dessin dans la corbeille et le glisse dans mon sac.

Au cours suivant, A. retourne s'installer au fond. Personne n'ose s'asseoir à côté de lui. La professeure d'anglais nous assomme avec un discours barbant sur l'importance de l'année qui vient. C'est apparemment notre avenir qui se joue là. Rapidement, le jeune homme s'endort. Je suis au deuxième rang et je le regarde encore.

À la pause, alors que tout le lycée se retrouve devant le portail pour fumer, je me tiens à distance, juste en face, contre le mur du gymnase. Seul aussi, A. allume un gros joint qu'il n'a pas le temps de finir et qu'il glisse entre deux mailles du grillage.

Le professeur de sciences nous fait ensuite asseoir par ordre alphabétique dans une salle désuète avec une estrade où je me retrouve à côté d'un garçon qui fait comme si je n'existais pas. Nous devons, là aussi, remplir une fiche d'informations futiles. Puis c'est le même laïus pendant deux heures. J'imagine qu'A. dessine toujours, mais là, je ne le vois pas, il est dans un angle mort.

À midi, je traîne un peu dehors, devant la grille. Lorsque je me résous enfin à aller manger, je croise, dans la file d'attente de la cantine, des camarades de l'année précédente qui me saluent. Le brouhaha du réfectoire me fait un peu peur. J'attrape un plateau, un yaourt et des tranches de pain. Je n'ai pas faim. J'avance jusqu'à une table pleine de miettes, mal débarrassée, à l'écart. Il va falloir reprendre l'habitude de manger seul.

Dans le bus qui me ramène chez moi, j'examine le dessin. De minutieux entrelacs progressivement recouverts de traits impétueux. Une figure sévère dont une partie est restée dans l'ombre. Par endroits, le stylo a percé la feuille. Les yeux sont devenus des trous. La bouche s'apparente à un envol de corbeaux au milieu du visage, les cheveux, à un bouquet de biffures. Malgré tout, la douceur de ce croquis m'émeut. C'est le portrait d'un jeune homme à la beauté quelconque, le genre de garçon que je désire tous les jours.

En rentrant, ma mère me pose quelques questions à propos de cette première journée. Je m'éclipse pour aller punaiser le dessin sur le mur de ma chambre, au-dessus de la frise avec les trains, une relique de mon enfance. Je découvre, derrière l'œuvre, le poème rempli de fautes. « Comme je descendait des fleuves impassibles, je ne me sentit plus guidé par les halleures, des peaus rouges criard les avait prit pour cible... »

Plus tard, elle fait irruption dans ma chambre et, connaissant mes piètres talents de dessinateur, s'étonne en me demandant qui a bien pu croquer ce drôle de visage. Je garde le silence. Elle n'insiste pas et m'embrasse sur la joue. Je fais mes devoirs puis je me branle en étant le plus silencieux possible car les murs de cette maison semblent avoir des oreilles.

Le lendemain, sitôt sorti du bus, le garçon allume un joint. Ses cheveux paraissent un peu gras, il porte la même chemise que la veille sous une veste en jean assez ample. Rapidement, il discute avec des skateurs devant le portail. Ce sont des garçons populaires qui sont invités à tirer sur le pétard. En cours de maths, il dessine toujours mais froisse la feuille qu'il glisse dans la poche intérieure de sa veste. Et il s'endort. La professeure ne lui dit rien. C'est comme s'il n'était pas là. Ou qu'il avait tous les droits. Ce jeune homme est intouchable.

Je retrouve Luc à la pause, derrière le gymnase. Je l'ai rencontré l'année précédente, pendant une heure d'étude où il m'avait longuement parlé de la combustion spontanée – on dénombre une cinquantaine de victimes au XIX^e siècle, il m'avait prévenu, c'était très sérieux, il ne plaisantait pas. Luc fume beaucoup d'herbe. Il joue des airs tristes à la guitare. Il souligne ses yeux avec un trait d'eyeliner et ne porte que des habits noirs. En fin d'année, il

avait fracassé son poing contre le mur de l'immeuble en face du lycée. Il est resté une tache qui n'a jamais été nettoyée, comme un rappel de cette brutalité adolescente, ou de cet éclat. Là, je le regarde se pulvériser du déodorant dans la bouche à travers son t-shirt pour planer. Le souffle court, les yeux gonflés, il me parle de cette jolie rousse qui est dans un autre lycée. Nous ne disons rien de cet été que nous avons passé seuls. Je ne lui parle pas non plus du nouveau, parce que ça n'existe pas, ça ne veut rien dire.

Après la cantine, je m'enferme aux chiottes et tire de mon sac un cahier distribué par le professeur de français sur lequel je grave aux ciseaux : « Arture ». Je décide de l'appeler ainsi, en hommage au brouillon sauvé de la poubelle, et parce qu'à mes yeux ce garçon a l'allure d'un mauvais poète. Puis je commence à écrire.

Il fume ses cigarettes roulées sur le côté, les tenant à peine, elles pourraient glisser entre ses doigts et tomber sur le trottoir. Du tabac brun avec des filtres qu'il confectionne grâce à des bouts de carton pliés qu'il fait glisser autour de son briquet ou de la boucle de sa ceinture. Il relève alors suffisamment sa chemise pour que j'entrevoie le bas de son ventre bronzé. J'aimerais en ramasser une pour y tirer une ultime bouffée, ça serait ma première fois.

Il porte un parfum bon marché. Il veut sentir comme un homme, il doit penser que c'est comme ça que sent un homme.

Son œil droit continue à briller. Toujours un peu rouge, légèrement enflé.

Il garde les mains dans ses poches. Il serre les poings quand il marche, avec cet air insolent et moqueur.

En rentrant, je planque le cahier dans une boîte, sous mon lit. Puis j'examine le dessin pour tenter d'y saisir Arture. Cette fois, le visage me paraît tuméfié, presque mort. Je me branle encore.

Le jour suivant, Luc vient s'asseoir à côté de moi dans le bus. Il relève alors la manche de son manteau pour me montrer fièrement son avant-bras : il a gravé le nom de la fille, c'est enflé, suintant, c'est dégoûtant mais c'est beau, il y a un peu de pus. Puis il se met à rire en roulant un pétard sur ses genoux. Le bus se remplit progressivement de lycéens endormis. Un arrêt brusque répand toute la préparation par terre. Mon ami se met à donner de violents coups dans son siège. Je suis habitué à ses colères.

Quelques minutes avant le début des cours, Arture arrive au volant d'une voiture qu'il gare nerveusement devant le portail. Il sort comme si de rien n'était en rangeant les clés dans la poche de son sac, puis vient serrer la main d'un garçon dont le visage est dissimulé par la capuche de son sweat-shirt. Pour se faire des amis, il ne lui a pas fallu une semaine.

À midi, il fait monter trois skateurs. Adossé au mur du gymnase, je les observe tranquillement. Ils se défoncent pendant une heure, sans ouvrir les fenêtres, dans le véhicule plein de la fumée des joints. Entre eux, il y a la complicité des trafics, l'allure tranquille de ceux qui ne sont plus sous la coupe de personne. Ces garçons-là se reconnaissent. Ce sont des adultes. Et pour eux, je suis resté un gamin.